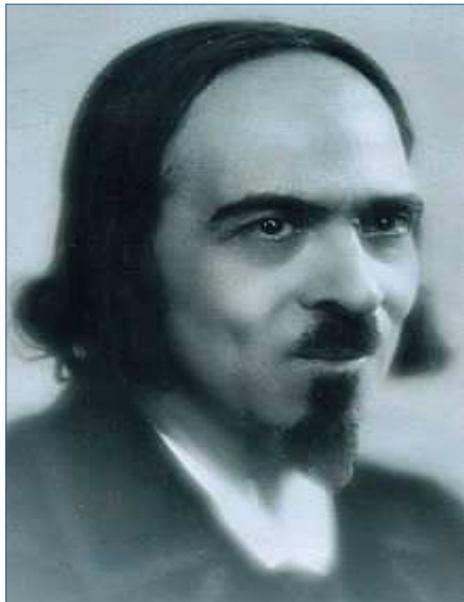


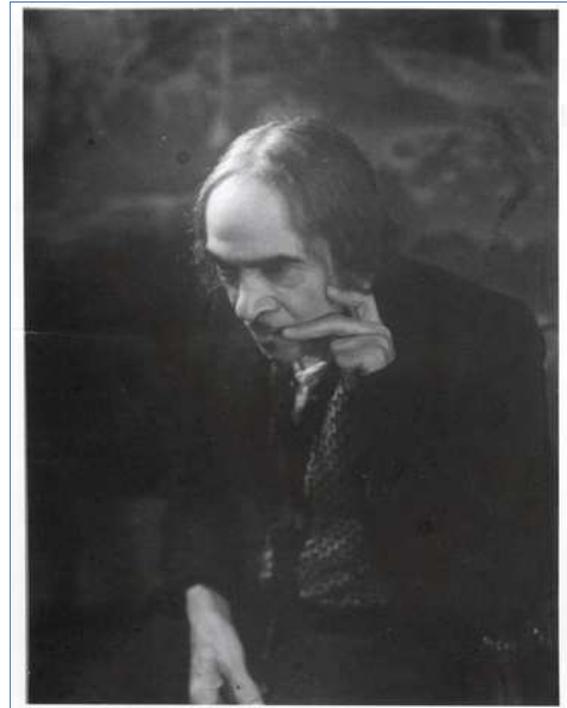
LE NOCTAMBULE

STÉPHANE LINDOR



LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

MMXVII



LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS



Quelques mots de présentation

J'ai dû rencontrer par hasard, il y a bien des lustres, le nom d'André Suarès, mais je ne m'en souvenais plus. Ce devait être au précédent millénaire. Cet écrivain rebelle et remarquable m'a été révélé par Romain Rolland, un humaniste pour qui j'ai beaucoup d'admiration et qui eut, entre autres accomplissements, celui d'être le premier professeur d'histoire de la musique à la Sorbonne, avant la Première guerre mondiale. Dans ses souvenirs d'études (*Le cloître de la rue d'Ulm*), Romain Rolland mentionne qu'il avait eu André Suarès comme « cothurne » – c'est ainsi qu'on désigne, dans l'argot de l'École normale supérieure, la « thurne » ou chambre à deux partagée – avec qui il partageait les mêmes goûts littéraires, musicaux et artistiques, la « même passion pour les mêmes dieux », selon l'expression de Rolland. Leur amitié devait d'ailleurs perdurer bien au-delà de l'École.

Il n'en fallait pas plus pour piquer mon intérêt. Et de me précipiter aussitôt vers une bibliothèque pour y choisir son ouvrage le plus célèbre, *Voyage du condottière*, publié intégralement en 1950 seulement à titre posthume. Bien m'en pris, car il ne m'est guère arrivé de lire un auteur aussi singulier, aussi atypique, qui se définissait lui-même comme « poète et musicien avant tout », ce que confirme toute son oeuvre.

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

Voyage du condottière, c'est le long récit d'un périple accompli en cinq temps en Italie, d'abord en 1895 et en 1902, puis en 1909 et en 1913, enfin en 1928, pour s'imprégner totalement de l'atmosphère si particulière des villes italiennes et y admirer ses chefs-d'oeuvre artistiques et architecturaux. Comme Flaubert, Suarès aurait pu dire, à bon titre : « *Le condottière*, c'est moi ! » Né à Marseille en 1868 sous le nom d'Isaac Félix Suarès, dans une famille de négociants aisés d'origine génoise, notre auteur est sans doute, par ses lointains ancêtres, un *marrane* – terme de mépris qu'on appliquait, en Espagne et au Portugal, aux juifs séfarades convertis de gré ou de force à la religion chrétienne mais qui continuaient à perpétuer en secret les rites israélites, ce qui leur valait le surnom de *crypto-juifs*. Au nombre des *marranes* les plus connus et pas des moindres, on compte le philosophe Spinoza, le peintre Camille Pissaro, l'homme d'État français Pierre Mendès France. Certains historiens avancent même que le fondateur de la compagnie de Jésus, Ignace de Loyola, et la grande mystique Thérèse d'Avila, étaient *marranes*, ce serait tout de même renversant : ces affiliations étonnantes mériteraient d'être étudiées davantage. Mais ce qui est certain, c'est que le dominicain Tomás de Torquemada, confesseur de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle la pas « Très Catholique », Inquisiteur général et « Grand tortionnaire », était issu d'une famille juive.

Toutefois, par une singulière fantaisie d'artiste (et peut-être parce que son frère puîné était officier de marine), Suarès revendiqua pendant un certain temps des origines bretonnes, un « vrai faux breton » rebaptisé *andré-yves scantrel suarès* pour bien marquer ses prétendues origines celtes, fils « d'une humble paysanne du finistère et d'un marin breton », lui dont la personnalité trahissait dans toutes ses fibres le soleil et la chaleur du midi... Son *Livre de l'Émeraude* de 1922, une ode magnifique à la Bretagne, dépeint à la façon des impressionnistes les couleurs changeantes du Finistère et témoigne de son attachement authentique pour cette contrée au climat bien rude, tout à l'opposé du ciel clément de la Provence.

Élève surdoué et studieux, Suarès se classa premier, à seize ans, au Concours général de français, ce qui lui valut d'être remarqué par Anatole France qui lui consacra un article flatteur dans le quotidien *Le Temps*, et troisième au sévère concours d'entrée de l'École normale supérieure. Mais il ne réussit pas l'agrégation d'histoire, probablement parce que ses intérêts étaient déjà ailleurs.

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

Il faut dire qu'il eut le malheur de perdre son père et sa mère (qui était catholique, bretonne ou pas) jeune, puis tous les membres de sa famille (son frère, sa soeur, ses oncles et tantes), ce qui le laissa dévasté. En totale rupture avec la société de son temps, il se retira dans les environs de Marseille où il vécut en reclus jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, avant d'entreprendre son premier voyage en Italie.

*Suarès vécut pauvrement toute sa vie, sans épouse, sans famille, tout entier dédié à son oeuvre, pratiquant la simplicité volontaire avant la lettre et dédaignant tous les honneurs et les reconnaissances officiels mais dénonçant avant tous les autres intellectuels de son temps le fascisme montant, l'ayant observé « de première main » lors de ses séjours en Italie. Il gagna son pain, si l'on peut dire, grâce à ses oeuvres et ses contributions à de nombreuses revues, entre autres la *Nouvelle Revue Française* (la NRF) dont il fut l'un des principaux piliers avec Gide, Valéry et Claudel. Il eut quelques amis fidèles et de généreux mécènes, tel le grand couturier et collectionneur Jacques Doucet dont il fut le conseiller pour la constitution de son extraordinaire bibliothèque nationale, maintenant précieusement conservée à la Bibliothèque nationale de la rue Richelieu.*

*Suarès compta de nombreux artistes – et des plus célèbres – parmi ses correspondants, tels Boudelle, Rouault (qui fit son portrait, ici reproduit), Matisse et Picasso parmi les peintres, Debussy, Fauré, Dukas et Satie parmi les musiciens. Pierre Benoît lui dédia son roman *L'Atlantide*. Il reçut des témoignages d'admiration sincère de la part de Bergson, Péguy, Carpeau, Jouhandeau. Stephan Zweig traduisit au moins une de ses oeuvres en allemand. De jeunes auteurs montants, comme Alain-Fournier, André Malraux, Montherlant et le poète Yves Bonnefoy, reconnurent volontiers l'influence que ce maître à la fois de la prose et du vers exerça sur eux.*

La production de Suarès est énorme : plus d'une centaine de volumes, dans des genres aussi divers que l'essai littéraire (de Villon à Péguy en passant par Pascal, Molière, Stendhal, Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé ...) : mélomane dans l'âme, Bach, Beethoven, Wagner et Debussy furent ses compositeurs de prédilection et l'objet de fines études.

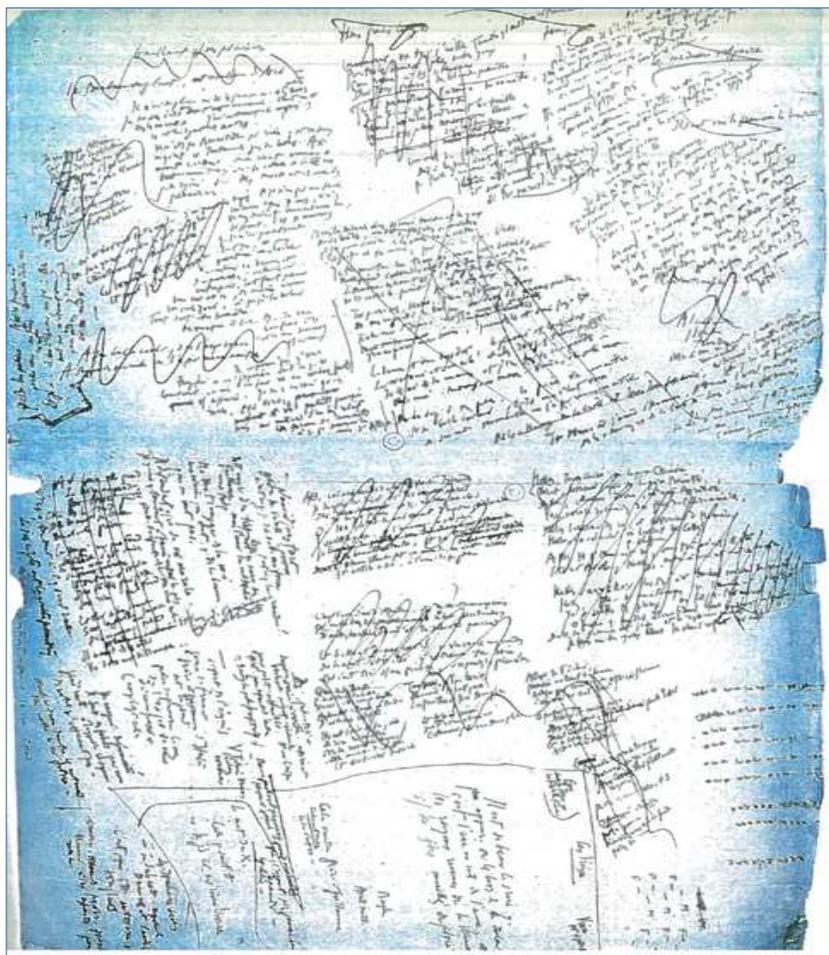
Il s'intéressa aussi aux littératures étrangères avec des essais sur Shakespeare, Cervantès, Goethe, Ibsen, Tolstoï et Dostoïevski. Ses récits de voyages, au nombre de neuf, peuvent encore constituer d'excellents guides culturels, bien qu'il regrettât de n'avoir jamais pu visiter « la Grèce des dieux immortels ». Son théâtre – sept pièces, dont certaines inspirées de

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

Sophocle et d'Eschyle – fut joué et sa ville natale lui rendit hommage en reprenant une récemment. Outre vingt-et-un recueils de poésie et une très abondante correspondance, en partie publiée, Suarès a laissé quinze ou vingt mille pages manuscrites inédites dont on plaint l'érudit qui aura le téméraire courage de les déchiffrer, si l'on en juge sur le fac-similé ici reproduit... Suarès est mort à Saint-Maur-des-Fossés, près de Paris, mais c'est aux Baux de Provence qu'il est inhumé, dans cette terre aride et sèche qu'il avait souvent parcourue et chantée.

Lorsque, dans l'enthousiasme débordant de ma découverte, j'en communiquai un bref extrait (celui sur les Malatesta de Rimini, cette « race d'assassins ») à une amie très chère, celle-ci se précipita chez Gibert pour s'en procurer un exemplaire, heureusement encore disponible. Je crois qu'elle l'a apprécié et savouré autant que moi puisque nous avons nous aussi les mêmes passions. Cette petite anthologie, fruit de longues veilles arrachées au sommeil nocturne mais amplement récompensées, lui est affectueusement dédiée.





ÉDITIONS

Dans son édition intégrale, *Voyage du condottière* comprend trois livres ou sections correspondant à autant d'époques de rédaction :

I. Vers Venise. – II. Florence. – III. Sienne la bien-aimée.

Il a été publié en plusieurs étapes chez différents éditeurs mais principalement chez Émile-Paul. En voici l'inventaire aussi complet que possible, établi d'après le catalogue de la Bibliothèque nationale de France (tous les éditeurs sont parisiens, sauf indication contraire).

1910 : 1re édition : Vers Venise. Éditions É. Cornély (*La Grande Revue*), 246 p.

1914 : Chez Émile-Paul Frères (reprend l'édition Cornély). Livre I : Vers Venise ; Livre II : Firenze. 310 p.

1917 : Réimpression du précédent (Imprimerie Chaix).

1922 : I : Vers Venise, *ibid.*, 310 p. (nouveau tirage de l'édition précédente)

1924 : I : Vers Venise. Émile-Paul (nouveau tirage).

1927 : Émile-Paul (nouveau tirage).

1930 : Reprise de l'édition originale de Cornély par Émile-Paul, 243 p.

1930 : Ed. illustrée de luxe aux Éditions d'art Devambez : 70 pointes sèches originales et 58 bois en 3 tons par Louis Jou. Grand in-4°, 211 p. en feuilles.

Tirage limité à 191 exemplaires. Disponible sur Livres Rares à 2600 euros...

1932 : II : Firenze, 254 p. (= 6e éd.), Émile-Paul

1932 : III. Sienne la bien aimée, 391 p., Émile-Paul.

1949 : Exemplaire numérotif de « Vers Venise » imprimé pour un collectionneur, M. J.-G. Daragnes, par Émile-Paul, 270 p.

1949-1950 : Edition en 3 volumes chez Émile-Paul.

1954 : L'ensemble est publié chez Émile-Paul, non sans beaucoup de « coquilles ».

1956 : Réimpression, 592 p. I. Vers Venise (p. 15-190). – II. Florence (p. 195-348). – III. Sienne la bien-aimée (p. 355-592).

C'est l'édition à laquelle j'ai eu accès, en attendant que je m'en procure une autre, bien personnelle. Suarès le mérite bien.

1963 : Paris, *Les Francs bibliophiles* (Lacourrière & Frélaud), 107 feuillets sous étui cartonné imprimés sur vélin pur chiffon. Illustrations de Pierre-Yves Trémois.

Réalisé à Sienne (Edizioni Stefano Venturini) à l'occasion du palio de juillet

1962 : 600 euros

1964 : Vers Venise – Sienne – Firenze, chez Émile-Paul, 597 p.

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

1984 : Éditions Granit, 607 p., collection de l'Aimant, avec une postface d'Yves-Alain Favre.

1993 : Réimpression de l'édition précédente avec une bibliographie (p. 602-607).

1996 : Librairie Générale Française, Le Livre de Poche n° 3259, 575 p., avec une liste des oeuvres de Suarès (p. 569-575), une présentation de Linda Lé et la Postface d'Yves-Alain Favre.

Suarès a eu les honneurs de plusieurs traductions. D'après un contrôle effectué sur WorldCat, j'ai relevé pas moins de 15 éditions espagnoles, 20 allemandes, 163 anglaises et américaines, voire une douzaine japonaises. Mais comment traduire une prose aussi dense sans la trahir ?



LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

TABLE DES PRINCIPALES VILLES VISITÉES

PAR LE CONDOTTIÈRE

- I. Bâle (p. 15-19).
- III. De Faïdo à Côme (p. 24-28).
- IV. Bellagio (p. 28-31).
- V. Dans Milan (p. 31-38 ; 53).
- X. La mélancolie de Crémone (p. 53-63).
- XII. La déroute de Pavie (p. 63-67).
- XI. (= XV.) Déceptions de Parme (p. 73-79).
- XVI. Terre de Virgile : la coupable Mantoue (p. 80-94).
- XXII. A Vérone (p. 105-116).
- XXV. A Padoue (p. 116-125).
- XXVI. Entrée à Venise (p. 125 ss).
- XXIX. A Rimini (p. 150-155).
- XXXI. Ravenne (p. 167-178).
- Livre II, I. Gênes (p. 203-214, partic. p. 205).
- IV. Pise (p. 227-238).
- Fiesole (p. 343-347).
- Gubbio (p. 369-375).
- Urbino (p. 376-391), « la duchesse contadine ».
- Assise (p. 391 ss).



ANTHOLOGIE

Les observations, pensées, remarques tantôt fougueuses, tantôt exaltées, passages lyriques dignes d'une anthologie personnelle où se plaire et se complaire, sont ordonnés ici dans un ordre alphabétique, pour mieux s'y retrouver. Il s'agit, en quelque sorte, d'un petit « dictionnaire amoureux de Suarès » dont l'auteur lui-même en est le rédacteur. Ce spicilège très personnel pourrait être poursuivi avec d'autres écrits de ce grand écrivain, perpétuel insurgé.

Lecteur ou lectrice, qui que tu soies, réel ou imaginaire, accepte-le avec autant de faveur que j'en ai eue à le compiler.

Avant-dire :

« Comme tout ce qui compte dans la vie, un beau voyage est une oeuvre d'art : une création. De la plus humble à la plus haute, la création porte témoignage d'un créateur. Les pays ne sont que ce qu'il est. Ils varient avec ceux qui les parcourent. Il n'est de véritable connaissance que dans une oeuvre d'art. Toute l'histoire est sujette au doute. La vérité des historiens est une erreur infailible. Qui voyage pour prouver ses idées, ne fait point d'autre preuve que d'être sans vie, et sans vertu à la susciter. » (p. 9)

« (...) L'art poétique est la loi de tout homme vraiment né pour ne pas mourir : c'est l'art de créer, et de se faire objet à soi-même, dans le bel ordre des puissances. La nature est création, et maîtresse éternelle d'oeuvre. » (p. 10)

Sur L'ÂME. « L'âme n'a pas d'âge, non plus que la lumière. » (p. 587)

AMOUR. « On n'aime vraiment rien où l'on se donne l'air de tout aimer. » (p. 356)

« La musique est la femme dans le poète, la nature en amour. » (p. 13)

« J'appelle amour une présence suprême, qui est la mélancolie de la joie et la joie dans la souffrance: la présence de Dieu, en somme, au centre de l'universel néant, le bonheur d'être enfin, pour combler une pensée et un coeur d'homme. » (p. 577)

Sur les ARCHITECTES ITALIENS. « Les Italiens se sont toujours crus les maîtres de l'art au moyen âge: ils ne sont même pas de bons écoliers, si l'on songe aux grands esprits qui ont conçus Chartres, Albi et Vézelay. Ils n'ont ni grandeur ni logique. Ils sacrifient tout au pittoresque. Leur architecture donne tout à l'effet, dès l'origine, comme plus tard leur musique à l'opéra. Ils veulent plaire ; ils sont sûrs de plaire ; ils triomphent de plaire et ils font la roue. Ils plaisent, on ne peut le nier. Leur pittoresque tourne à l'enchantement. » (p. 245)

ART et HISTOIRE. « L'art et l'histoire de l'art font deux. La science de l'historien et la beauté d'une oeuvre ne sont pas du même ordre. L'argument de l'ancienneté ne me touche en rien. Il peut élever très haut l'idée que je me fais de l'artiste et la grandeur de l'homme : l'oeuvre n'en dépend pas. »

(p. 330).

« Pour sauver le niais et l'absurde, la foi est très nécessaire. » (p. 331)

« Somme toute, à conditions égales, plus le siècle donne à la plastique, moins il vaut par la pensée. On n'a jamais mieux vérifié cette règle qu'au dix-septième siècle en France : ni la statuaire, ni la peinture n'ont eu leur Pascal, leur Descartes, leur Racine, leur Molière, ni leur Gondi, ni La Fontaine, ni Saint-Simon. » (p. 332)

[Et Poussin, et Rigaud, et Perrault ou Le Nôtre ? Dans son enthousiasme peu tempéré, Suarès a parfois des jugements précipités...]

Le BAROQUE. « Le génie ne peut pas être baroque. Et qui, en peignant, a plus de génie que Goya ? » (p. 540)

Saint BENOÎT. « Saint Benoît est le Bouddha de l'Occident. » (p. 574)

Sur Jean BOLOGNE. (p. 235)

Sur BOTTICELLI (p. 308-312). « Botticelli est un inventeur de beauté qui n'a pas de maître. On n'a pas vu beaucoup d'artistes avoir un sens si exquis de la ligne et de la forme la plus rare. Il a créé un des deux ou trois modèles souverains de la personne humaine. Le type de Botticelli est une séduction à nulle autre pareille: il fait rêver de l'âme à la chair, et des lèvres à l'âme.

Botticelli le premier a confondu les deux ordres et fait sentir la sottise du préjugé qui les oppose. Son temps n'a pu les comprendre, ni les siècles qui l'ont suivi » (p. 308). « Ghirlandajo est l'anecdote ou l'histoire ; Botticelli est le poème. » (p. 311)

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

« Botticelli sent le narcisse ; Benvenuto di Giovanni, la violette et la rose. » (p. 537)

Les CASTRATS. (p. 95)

CHANT. « Les Italiens, comme les Allemands, chantent d'ensemble. Chaque François ou hurle, ou fredonne, ou arrive même à bien chanter, mais chacun pour soi ; et le choeur n'est toujours pas possible (...) La tierce est la voix même de l'Italie. » (p. 223)

(Les Allemands chantent à 4 parties, les Italiens à 2.)

Le CHEF-D'OEUVRE. « Qu'est-ce donc qu'un chef-d'oeuvre ? L'objet toujours vivant qui porte la marque d'un esprit non pareil à tous les autres, l'aveu d'une âme originale qui a trouvé sa forme. » (p. 254)

COEUR. « C'est le coeur seul qui fait vivre. » (p. 68)

« L'action est dans les gestes, et n'est pas dans les coeurs. » (p. 73)

Le COLOSSAL. « Au fond, le colossal est l'ennemi de l'art. Les vrais dieux sont à la mesure de l'homme. Il n'y a que de la matière dans la démesure. Mille bras, mille tentacules armés du tonnerre me prennent moins qu'un seul regard. » (p. 319)

Sur CORRÈGE et la nudité (p. 77) : « L'homme est un animal habillé. »

La COULEUR. « La couleur est une incantation. » (p. 448, Orvieto) « La nature n'est que le prétexte de l'art. » (p. 480)

Sur CRÉMONE (p. 53-62). « Que cette place est belle ! Qu'elle est grande et variée, mélancolique et forte ! L'énorme tour n'écrase point le sol. La puissance a raison de la lourdeur. Elle finit en pointe. On envie de ne point rester en bas, et de monter les cinq cents marches. Au dôme, la façade de marbre blanc et rouge m'émeut ; sous le soleil, elle ruisselle de sang, sombre et violente. Je ne vois que la couleur. C'est un visage qui s'empourpre de colère et qui se plombe de honte. Et face aux églises, les palais mâles, cruels et taciturnes, sont des fauves, des tigres prêts à bondir.

La place de Crémone est une tragédie lyrique du style le plus fort et le plus sévère : toute l'âme de la ville y chante. Rien n'y manque qu'une chapelle aux violons. » (p. 54)

(...) « Cette Crémone a du coeur et des larmes. Elle est sérieuse et chaude. Quel passant, de ceux qui ne cherchent que le plaisir, ne la trouvera pas sombre et triste ? Ses arbres même, perdus entre les murailles qu'ils caressent

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

d'ombre, ne l'égayent pas. Mais elle a le charme de la mélancolie ; et certes, à la voir, on sent bien qu'elle est faite pour la musique (...) Je n'oublierai jamais l'ardeur de Crémone. » (p. 55)

[Moi non plus, pour y avoir vécu une belle année à l'ombre du Duomo...]

Éloge de Monteverde (p. 56-59). « Monteverde fut le Wagner de son temps ; il a été le magicien de la tendre septième, cette fée. » (p. 59)

Sur DANTE. « Dante est le plus plastique des poètes. » (p. 305)

Le DÉSIR. « Le désir est encore le plus sûr de nos rêves. »

(p. 573) (alexandrin)

Sur le DESSIN. « Qui a dit assez la grandeur et la magie du dessin ? Elle éclate surtout dans le sculpteur, qui bâtit ce qu'il dessine et qui donne à la forme son volume. Le dessin est la langue universelle, bien plus que la musique. » (p. 314)

DIEU. « Et Dieu, après les avoir créées, se plairait à faire des victimes infinies ? » (p. 305)

« Notre croix est en nous et nous y naissons cloués pour la vie. » (p. 579)

Sur DONATELLO. « Il est le Vinci de la statuaire » (p. 273). « Donatello est un peu le Giotto de la sculpture. Plus sculpteur peut-être que Giotto n'est peintre, il est moins bien poète. Pour un grand artiste, il pense peu et ne se soucie pas de penser. Toujours au guet de l'expression et du mouvement, Donatello ouvre la porte à l'art moderne. » (p. 275)

Les ÉCOLES. « Sous quelque signe que ce soit, l'école c'est la mort. »

(p. 313)

Sur les ÉRUDITS. « Il faut bien que les érudits fassent croire qu'ils servent à quelque chose. » (p. 536)

Sur FLORENCE. « le sourire de Florence trempe dans le calcul et les bons mots. Son rêve est religieux. » (p. 267) – « Que Florence nous soit sacrée : ce lieu respire l'intelligence. » (p. 268)

[Éloge de Florence (p. 342). Beau morceau.]

Sur la FORME. « La forme est un grand mystère, puisqu'elle est le contour de la vie. (...) La forme, en art, est le langage de la parole intérieure. »

(p. 78)

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

« La force du maître, c'est la volonté de servir dans l'esclave. La force de l'esclave, c'est la haine du service. » (p. 88)

Sur FRA ANGELICO : p. 280-282.

Sur GASTON de Foix. « Plus qu'un héros, il semble l'archange de la guerre. Ni dieu, ni déesse : il a la pureté des vierges et la force de l'éclair mâle. Sa figure est d'une Pallas guerrière, laquelle est issue de Jupiter par le front, et n'a point connu la faiblesse d'un sexe ni la violence passionnée de l'autre. » (p. 49)

« Gaston de Foix était un géant, long, élégant, maigre du bas, large du torse, la taille mince et les épaules vastes. Cette statue se dédie à elle-même à tous les princes de la guerre. » (p. 50)

Sur GIOTTO (p. 313-316). « Par Giotto, l'homme échappe au volume et se dérober à la matière » (...) « Ses oeuvres ne sont guère que l'enluminure des murailles » (...) « il a donné le style et le sentiment de l'épopée à l'anecdote. Par la façon de conter, Giotto me rappelle Joinville ; candide et grave, son intelligence est d'une haute virilité » (...) Giotto, le premier, a été l'homme du dessin. » (p. 313)

« Ce qui manque à mon art manquait à la nature. » :

« ces paroles, que Politien lui fait dire sur son épitaphe, sont l'hommage le plus juste. » (p. 316)

« Giotto est un bourgeois. Giotto manque souvent de goût, il est alors vulgaire : il se sauve par la force et le sérieux de l'imagination. » (p. 543)

Sur GOETHE. « Goethe ne connaît que la lumière. Goethe est graveur : il n'est pas peintre. » (p. 361)

Les GONDOLES DE VENISE (p. 148)

Sur HOLBEIN (à Bâle) : p. 19-24.

L'HOMME. « L'homme digne de vivre est un missionnaire

Qui jusques à la mort soigne un lépreux : lui-même. » (p. 395)

Sur LEONARDO (à Milan). Surnommé "L'enchanteur Merlin" (p. 39-43) – « Il met du dogme dans ses couleurs ; et par là ses tableaux sont perdus » (p. 39). – « La plus haute ironie est dans le sourire de l'intelligence. Léonard sourit de cette sorte » (...) « Tout son dédain est pour la vanité des hommes, et pour leur méchanceté absurde. » (p. 42).

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

« Léonard est le fils de la mer latine, par essence : c'est l'antique devenu chrétien: l'Oriental, que l'Occident a conquis, le poète de l'intelligence. » (p. 43)

Sur la dernière Cène (p. 68-73). « Que d'autres se plaignent de n'y plus rien voir. La beauté de cette fresque est surtout qu'elle s'efface » (p. 68). « Voici l'un des lieux du monde où l'on apprend le dégoût de la gloire. » (p. 69).

« Tout est possible à Léonard, hormis de faire croire qu'il croit. (...) la simplicité, Léonard ne l'a pas. Toujours maître de ce qu'il médite, Léonard se regarde faire ; il calcule tout; il a tout essayé. Il assiste au spectacle du monde ; je crains qu'il ne s'y joue » (p. 71). « Il avait l'indulgence silencieuse, qui est parfois la forme souveraine de l'intelligence, et parfois le manteau impérial du mépris. » (p. 72)

« S'il est un homme qu'on ne peut honorer qu'en le comprenant, c'est celui-là : il n'a vécu, il n'a même rêvé que pour comprendre » (p. 299). « A Milan, je l'appelai L'Enchanteur Merlin. » (p. 301)

(...) « Il est thaumaturge autant que physicien. » (p. 302)

(Comparaison avec Botticelli) : « Léonard, son cadet de huit ans, a pris leçon de Botticelli, selon moi, dans l'atelier de Verocchio ; mais l'art du Vinci se meut dans un monde théorique, où la formule règne plus que l'imagination : la pure beauté de Léonard fait souvent l'effet d'une grimace admirable: on sent que Léonard a déjà le canon de la forme belle : il concerta ses émotions, et souvent elles ne font qu'une tierce banale. Botticelli découvre la septième et la neuvième, dans les chercher. » (p. 309)

« Vinci, femme de l'art, et mâle de la femme. » (p. 341, chute d'un sonnet)

Sur LUCQUES et la « fibre étrusque » : p. 217 (pièce d'anthologie)

MACHIAVEL. « Machiavel, un prophète du passé. » (p. 290)

Sur les MALATESTA de Rimini. « C'est une race d'assassins. La méchanceté leur est aussi naturelle que le nez cassé et le menton fuyant. Pour l'amour de Françoise [Francesca da Rimini], je ne veux plus donner dans le travers d'admirer l'énergie où il n'y a que violence. Il n'est de grands meurtres, que si les meurtriers sont grands. La grandeur de tuer est un peu moins rare en Italie qu'ailleurs ; mais cet art n'y compte pas que des chefs-d'oeuvre. » (p. 152)

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

« Ces Malatesta (...) ont une vanité d'histriens en possession de la faveur publique. Ils se griment en Césars romains, ils engraisent leur joue de tous les fards qui imitent la puissance. » (p. 153)

« Les tyrans de Rimini ont néronisé sans vergogne. Le plus fameux, Gismondo Malatesta, comme on engraisse dans un vase les vers immondes avec de la crème, n'a-t-il pas prétendu, dans sa ville close, nourrir d'art sa méchanceté ? (p. 154)

« L'ire est le fond de son être. » (p. 155)

« Rimini, coupe-gorge à la croix des routes (...) Elle sent le gibet. Elle a la couleur du cadavre macéré et refroidi. Qui se plaît à Rimini, je l'envoie s'y faire pendre. (...) Le miroir de la sclérotasse est ici. Un autan qui donne la nausée, et un sable qui aveugle. (...) Rimini, crimini : en italien, du moins, à ce coupe-gorge de Rimini, la plus belle des rimes, c'est crimes. » (p. 155)

Sur MANTOUE, « la coupable Mantoue » (p. 83-94). « Ville qui pourrit, et qui pue la mort ; mais bien plus encore le péché, sinon le crime. Elle a l'odeur de la mauvaise conscience » (...) « Ennui et cruauté, c'est l'air de Mantoue. » (p. 83)

« Mantoue est un catafalque posé sur un miroir, dans l'incendie d'un ciel piqué de sang. » (p. 93)

« Mantoue n'est plus qu'un cercueil sur un radeau échoué dans les mares, entre les vases purulentes et un reflet de ciel sanglant. » (p. 94)

Sur MICHEL-ANGE et le NU. « du nu païen, Michel-Ange a fait le nu biblique. »

(p. 296)

« De Jésus, de l'Évangile, des Saintes Femmes, il faut un collègue d'athlètes nus et d'Hercules au repos. La passion du nu va chez cet ascète à la sombre manie : loin d'être voluptueuse, si peu que ce soit, la nudité pour lui n'est même pas la mortification de la chair, mais la délectation à morose de la force inutile. (...)

« L'anatomie est sa révélation. » (p. 320)

« Le plafond de la Sixtine est une incroyable gageure contre l'ordre et l'harmonie: la fausse architecture entraîne ce remplissage, où pas un pouce n'échappe au pineau. » (p. 320)

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

Sur le Jugement Dernier. « Cet horrible chef-d'oeuvre empoisonne l'art jusqu'au Greco même, qui ne s'en est purgé qu'à Tolède. Il est d'une laideur et d'une énergie sans égales, tant par la couleur que par l'ordonnance et le mauvais goût. C'est une Morgue, un musée d'anatomie et, comme disait l'autre, il faut être fait d'une certaine façon, pour se plaire à cette exposition universelle des culs. Mais tous ces torsos, ces bras, ces cuisses, cris et muscles de la violence, sont admirables. » (p. 321).

« Même en groupe, les figures de Michel-Ange sont isolées. Sa statuaire est de fausse architecture: elle se fonde uniquement sur la pyramide et la symétrie. Il ne connaît pas d'autres ordonnance. Et d'ailleurs, Michel-Ange architecte a inventé les fausses fenêtres : il les multiplie comme les faux profils, les niches au-dessus des portes. » (p. 322)

« Michel-Ange est un saint Michel qui traîne une immense agonie sur le cadavre du dragon ; il a la folie de la domination et il rencontre partout la défaite, la trouvant d'abord dans ses propres contradictions. Une nature comme celle-là, il faudrait un triomphe total et continu pour l'incliner au calme, et pour qu'elle se pacifiât. » (p. 317)

« Il est l'esclave de son génie ; et nul ne l'a été plus que lui. Au delà de Samson attaché à la meule, Michel-Ange a la figure désespérée d'un Prométhée contraint d'être le ministre de Jupiter. » (p. 318).

[Suarès rapproche ensuite Michel-Ange de Beethoven, comme le fera son ami de Normale Sup' Romain Rolland dans ses études sur Michel Ange et Beethoven.]

« Son Moïse est presque ridicule : le monument de Jules II, s'il eût été fini, aurait paru une citadelle de marbre et d'ennui. » (p. 319)

« Quand il s'y met, Michel-Ange manque de goût plus que personne ; mais il a toujours son terrible style, en coups de massue. » (p. 319)

« Tout le monde vénère le dieu Michel-Ange ; mais on n'en croit que le Cavalier Bernin, son prophète. » (p. 322)

Portrait de Michel-Ange (p. 323-324)

[Autre morceau d'anthologie, trop long à transcrire en entier pour l'instant. A photocopier.]

« Michel-Ange est l'homme du destin. » (p. 320)

« Cet homme de douleur qui laboure la mort, / Il serait Lucifer s'il n'était Michel-Ange. » (chute du sonnet de Suarès, p. 326)

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

MILAN. *Sur le Dôme de Milan* : « L'épreuve du Dôme est la première du voyage en Italie. Il resplendit au milieu de l'enfer, une montagne de marbre blanc. Il est énorme et mièvre. On l'appelle dôme, il n'est fait que d'aiguilles. Église immense, il semble être qu'une châsse ou un reliquaire. Il fait penser à l'orfèvre, et non à l'architecte. Prodige de richesse et de faux goût, c'est la vierge du Nord costumée en épousée, en dentelles de Naples La masse de marbre est taillée en statues, évidée en fenêtres, en rinceaux, en dentelles à jour. Le travail est innombrable et médiocre. On fait pitié aux esprits fins si on vante le Dôme; et faute de le vanter, on fait rire les autres. » (p. 34 & 79)

Sur MONTEVERDE (p. 56).

MUSIQUE. « La musique est un amour ou toute chair se possède dans l'âme. Voilà pourquoi la musique n'est ni triste ni allègre : elle est une tendresse ardente, ou l'on rend sur-le-champ en délice de se perdre tout ce qu'on vient de recevoir en passion. Une musique ou l'on ne s'oublie pas soi-même n'est pas musicale. » (p. 503)

« En musique, l'Harmonie fait consoner les dissonances. » (p. 333)

Les MOEURS (p. 152, 191)

Sur NAPOLÉON. « La force de Napoléon, je l'admire à l'île d'Elbe : quand il perd l'empire de l'Europe, il se console en faisant de son îlot un vrai royaume. Il n'est pas mort à Sainte-Hélène d'un cancer du pylore, mais de n'avoir pas pu se tailler un empire sur ce misérable rocher. » (p. 196)

[Suarès, qui avait le culte du héros, a consacré un essai à Napoléon.]

NÉGATION. « On n'affirme que soi dans ce qu'on nie, et il est déjà bien beau d'y réussir. » (p. 200)

L'OPÉRA. « L'opéra est bien la vraie création de la Renaissance, en tout art : le poème de Tasse, opéra ; Véronèse, opéra de la peinture ; Saint-Pierre de Rome, opéra de l'Église ; opéra la plupart des oeuvres et des artistes. » (p. 531)

Sur PADOUE. (p. 134)

Sur la Chartreuse de PAVIE. « La Chartreuse de Pavie étale un luxe accablant. Tant d'opulence rebute et déconcerte. L'église elle-même est un musée de la richesse. Le faste continu est misère pour l'esprit. A cette profusion somptueuse, je préfère la mesure ornée des deux cloîtres. La façade

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

est un prodige de vaine splendeur. Le rythme des lignes, la raison du monument, tout est immolé à la manie du décorateur (...) L'excès de l'éloquence lasse la conviction et ne persuade plus. L'art du rhéteur tue l'émotion. (...) Un travail infini. Mille détails achevés ou charmants ; mais point d'oeuvre : l'unité manque. Les lignes n'ont point de sens. Sur la vaste étendue, pas un espace libre. » (p. 64-65).

« La prodigalité sans frein est la grossièreté des riches. »

(p. 66) – « La façade qui ne révèle pas le monde intérieur est un masque. Les façades sont des visages. Celle-ci est un meuble. La richesse est ruineuse. »

« La défaite de Pavie, ce n'est pas la bataille où François I^{er} fut pris, et où il a sauvé l'honneur, mais le champ de la Chartreuse, où l'architecture est en déroute. La façade de Pavie est un masque sur une oeuvre non faite pour vivre, le masque de la Renaissance. Elle ne répond à rien qu'à un désastre. Mais il faut l'avoir vue. » (p. 67 & 75).

Sur le PÉRUGIN (p. 414). « Pérugin doit être le nouvel Eschyle, ou quelque marmot dans ce goût-là. Pérugin a le sens de l'espace : par là, il est bien le maître de Rafaël. Ses vastes paysages valent mieux que ses figures ; ils ne sont pas toujours le miroir de la nature, encore moins sa poésie : ils sont toujours sur le théâtre. Le mérite de Pérugin est surtout d'un architecte. Pour le reste, son affectation est ennuyeuse à l'excès ; et sa niaiserie sentimentale, fort triste. Il met du sentiment partout, sans en avoir, sinon dans ses tubes et ses recettes, comme un méchant cuisinier, son sucre ou son poivre. Tous ces airs penchés, ces cous brisés, ces bouches gonflées qui font la moue et ne se lassent pas de murmurer prune, pomme, pot, puce, poule, pour être plus petites ; ces draperies uniformes qui ne couvrent que des mannequins et n'habillent pas des corps ; toutes ces têtes vides, ces sirops de regards, ces crèmes d'expression, Pérugin est encore une de ces gloires transmises avec audace par la Renaissance aux époques futures, une de ces herbes fades que le troupeau broute docilement et dont il s'enivre à sa manière : il admire et ne regarde même pas : il lit ce qu'on lui a prescrit de lire : il va voir ce qu'on lui a dit d'admirer : il boit le guide. »

Sur PIERO DELLA FRANCESCA (p. 358 ss). « Giotto est un imagier. Piero della Francesca est un peintre. Léonard est un poète tout occupé de recherches rationnelles, de secrets, de pratiques et de grimaces intellectuelles. (...) Piero della Francesca est un grand seigneur de l'art. »

(p. 358)

« Il fuit toute éloquence: s'il lui arrive d'être éloquent, parce que la grandeur et l'expression l'y forcent, il n'est pas oratoire : son orchestre ignore la percussion, cette emphase de la matière sonore. » (p. 359)

Sur PISE (p. 227-238). « tous les monuments de Pise sont faits pour le cimetière, le Dôme, le Baptistère, la Tour qui penche ; et ils sont tous au ban de la ville vivante. Quoi ? Même les fonts baptismaux ? Pise répond qu'on ne baptise les nouveau-nés que pour en faire des morts : il n'y a qu'un saut. Là, à deux pas. » (p. 229)

Sur le Palais PITTI. « La seule caserne qui ait du style : une caserne pour les Cyclopes. » (p. 339)

Sur PORTO VENERE : p. 221 (morceau de bravoure).

Le PORTRAIT. « Dans le portrait, il y a le roman du modèle et le poème du peintre. Le portrait n'est de l'art qu'à cette condition. Si l'âme du peintre, sa vision, sa pensée, son génie ne sont pas toujours présents dans l'image du modèle, l'oeuvre a bien peu d'intérêt pour nous : elle ne nous parle pas, même si le modèle bavarde. On reconnaît le grand peintre au caractère et à la beauté propres de ses portraits. » (p. 495)

Sur RAPHAËL. « L'École d'Athènes est un spectacle sublime. Mais l'image l'emporte trop sur la peinture, et cette musique linéaire est trop connue (...) Raphaël est tout entier sur la scène : il n'est pas derrière la toile de fond ; on n'y sent pas sa présence. Faut-il le dire ? il n'est pas assez poète. » (p. 382-383)

Sur RAVENNE. « Ravenne la taciturne (...) est un prisme dansant une ronde sacrée, d'un mouvement si lent qu'elle semble immobile. Cette nonne, enfoncée dans la boue, prie en cachant ses monceaux de pierreries : voluptueuse, extatique, son sourire ambigu a presque le dessin de la souffrance. » (p. 169) – « Ravenne est une impasse de l'Histoire. Elle a le feu noir de la défaite. Ville née pour la mort, on l'aime et on aime d'y mourir. Certes, la mort y a pris une étrange séduction. A Ravenne meurent les derniers Césars, qui la préfèrent à Rome. Les dominations et les empires finissent à Ravenne, après Rome les Goths, et les Byzantins sur les Barbares. L'air de Ravenne est sain à toute agonie. On meurt, on meurt avec abandon, ici. Et le fort Dante y rend l'âme, avant le temps. Terre fatale, chaude cellule, féconde en deuils et en spasmes ardents. Elle est grasse de morts illustres et de douleurs, de tragédies et de songes. Sa magnificence est un cri

dans un profond recueillement. » (p. 170) – « Ravenne est veuve, elle est en deuil de l'Adriatique, cette épouse perdue, si chère à tout coeur italien, si cruelle et si douce au fils de Rome. » (p. 179)

« L'art de Ravenne et de Byzance n'est pas une décadence ni une fin, mais une naissance : l'art chrétien et l'art moderne y ont toutes leurs origines. » (p. 526)

Le RÉEL. « Le réel n'est rien ; mais il nous tient. La matière est puissante : elle se fait croire. La nature est matérialiste, comme toutes les plèbes. Tout les forces sont charnelles, d'abord. En nous, l'idéal tend à être ; mais il nous fuit à tout moment. » (p. 585)

Sur la RENAISSANCE. « En Italie, la fresque est l'eczéma des murailles. » (...)

« La Renaissance nous accable d'oeuvres inutiles autant que notables, et nous dégoûte du talent. » (...) « L'Académie est plus étrangère à la grâce que la rudesse animale elle-même. L'Académie est la disgrâce. » (p. 253)

Sur ROME. « Rome n'est pour rien dans la beauté que par les ruines. Hors Rome, il n'est pas de belle antiquité qui soit romaine en Italie. Il a fallu la chute et l'agonie de Rome pour que naisse Ravenne. Et elle est toute grecque. [...] Rome était matière : c'est pourquoi elle est si médiocre, devant Athènes. L'Italie du moyen âge est tout qualité. [...] Ce n'est pas à Rome qu'on doit une Venise, une Florence ni les cent autres villes qui font la gloire de l'Italie. Et Sienna est un miracle qui n'a rien de romain. Admirez qu'en dix siècles au moyen âge, Rome n'a pas un grand poète, ni un grand artiste, ni même un grand saint. » (p. 542)

Sur SAINT-VITAL : « la courbe, c'est la couleur, et la couleur c'est la musique. La couleur est l'espèce visuelle de la musique. » (...) « Les mosaïques sont un incendie supérieur. » (p. 171)

Sur le CHRIST de Ravenne : « La tristesse mortelle est en lui d'avoir la vie, d'être né pour la mort, de le savoir, et enfin, dis-je, la douleur d'être un homme. » (p. 177)

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

Sur SAN GIMIGNANO. « *San Gimignano est une couronne de tours, qui brillent au soleil, posée sur un tertre. (...) J'aime cette solitude, cette mer muette et pétrifiée, qui a la couleur de la peau du lion.* » (p. 564)

Sur SAVONAROLE, « *Frère prêcheur, frère pleurard* » (...)

« *Savonarole arrive en rustre d'un lieu rustique. Gros vin de la foi, chargé de lie, violent, épais, il sort de la crasse conventuelle pour confesser et plier à la pénitence les Grâces haïes. Savonarole administre Fiorenza, à l'article de la mort. Elle ne meurt peut-être pas de lui, mais après lui elle est morte. Telle est la mission de ce prophète : il l'ignore sans doute, et n'en remplit que mieux l'office. Il frappe à tour de bras sur tout ce qu'il ne peut comprendre et qu'il déteste n'en ayant que faire : l'art, la volupté, l'esprit libre, l'ironie, le jeu de la pensée, la poésie, les fleurs, l'amour. Cette espèce de primat n'a que des appétits : ou s'y vautrer, ou les maudire et les étrangler. Il invective donc contre tous les bonheurs dont il n'a pas besoin. Et toujours en geignant. Frère prêcheur, frère pleurard ; et il veut que la Toscane pleure, en attendant de faire pleurer tout le monde, et de ranger toute la terre à ce gémississement. Florence égarée s'y précipite : c'est qu'elle est malade. Elle sent les troubles du retour d'âge* » (p. 294). « *Les portraits de Savonarole parlent dur contre lui.* » (p. 295)

Sur SIENNE, de beaucoup sa ville préférée, plus encore : son « épouse »

« *Enfin je vous ai vue, ma fiancée toute vierge et toute passion. Enfin je vous ai trouvée, ô ville tant cherchée, et vous m'avez accueilli comme si vous m'eussiez attendu, comme si vous m'aviez souhaité. [...] Sienne, ville du Magnificat, tu mérites un si doux nom. Je te le donne. [...] C'est la conque d'Aphrodite ou le bénitier de Marie : elle est rose sous la lune, et partagée en longs pétales de marbre. Immense et déserte à cette heure, elle est tout à moi comme au silence. Son ovale exquis, à la suave pente, est le sexe brûlant et clos de l'adorable ville. Voilà bien le Campo, la plus belle des places en Italie, toute bordée de palais rouges : et le plus vaste, le plus hardi de tous, qui en occupe tout en côté, est le palais de la République. Le doux ventre de la place s'incline avec lenteur vers le palais illustre. Et lancé au fond du ciel, cher-chant la lune, la plus ravissante et la plus haute des tours se dresse d'un seul jet, si robuste et si fin, si fort et si léger qu'il est l'essor d'un lys rose à la corolle de neige, le beffroi de Sienne, un lys qui serait une flèche.* » (p. 451).

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

(Pièce d'anthologie, p. 452-453 : « *Quelle ville est plus femme que Sienne ? A l'égal de Florence, tout y parle de l'homme. Tout y est de lui ... les églises sont des musées qui veillent : l'art ne dort pas à Sienne ; à Florence, il est quelque peu embaumé ; il est humilié à Venise, vendu à toutes les lunes de miel qui s'écorment dans les auberges.* » Sienne a précédé Florence de -cent ans dans la beauté, dans le génie de vivre et dans la gloire. » (p. 464)

« *Le Dôme de Sienne est la Renaissance même.* » (p. 472)

« *Sienne, ville aux douces lèvres, est la ville de l'Ave Maria.* » (p. 497)

« *Sienne est une fleur de feu ; Sienne est une flamme, un incendie qui peut voler.* » (p. 498)

« *Le pavé de Sienne est une onde élastique où je glisse.* » (p. 589)

« *Cette nuit qui pétille de lucioles enivre Sienne endormie dans ses roses, et rend la lune folle. N'est-elle pas, la lune, le nid des lucioles ? La lune est folle d'amour : elle se balance au-dessus de l'adorable Tour ; elle se désespère d'être fixée à son grand cercle céleste, et de ne pouvoir descendre. La lune tremble de convoitise : elle voudrait être femme et mortelle ; elle brûle de s'ouvrir et d'être prise ; elle rêve de se donner au plus beau des lotus, à Mangia le puissant. Mais soudain, au-dessus des buissons, parmi les arbres de la Lice, le bal des étoiles tourne à la folie. Le feu d'artifice des atomes éparpille en tous sens sa poussière d'astres. Il délire : il a une voix divine qui remplit la nuit et l'inonde de musique. Elle tombe d'en haut, du dôme frais où le plus large des pins appuie sa tête ronde, à l'oreiller de lumière. Le chant éperdu module, trille et roule comme l'onde : il est la voix de la lune, l'âme de l'ombre qu'elle laisse après soi. Ce rossignol me fera mourir de plaisir.* » (p. 532-533)

« *Pérouse est une Sienne rustique, une Sienne de paysans et de vieux soldats en retraite. La passion y est comme la terre. La suprême qualité y manque : la beauté.* » (p. 488)

Autre pièce d'anthologie, p. 490 : « *Elle avait une robe couleur de mandarine, rayée de fines bandes, une bleue et deux blanches. ... Je l'y menai* ». « *Solitude sacrée, ou toute passion trouve un temple (...) mes lèvres errant avec délices de ses paupières à ses lèvres.* » (p. 492-493)

« *J'aurais bien mieux fait de mourir entre ses bras, que de la quitter pleurante en pleurant.* » (p. 541)

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

Sur *sainte Catherine de Sienne* : p. 505-518. « *Catherine de Sienne est la Jeanne d'Arc de l'Italie.* »

« Rien ne montrerait mieux ce qui sépare à jamais la France de l'Italie, qu'une vie parallèle de Jeanne et de Catherine. Jeanne est bien moins passionnée, peut-être, mais infiniment plus humaine et plus universelle. Qui écoute et voit Jeanne dans son ingénuité s'étonne de trouver en Catherine un docteur en théologie. »

« Catherine imite saint François et Jésus. Jeanne n'a jamais eu la moindre idée d'imiter qui que ce soit. »

« Jeanne est sublime comme le soleil sur la mer, comme une rose est une rose. Catherine a quelquefois le sublime d'un livre. » (p. 518)

SIESTE. « De bonnes siestes valent mieux que de mauvais ouvrages. » (p. 235)

[Je partage entièrement cet avis. Pour moi, une sieste est un évanouissement salutaire...]

Sur STENDHAL. « Stendhal est un inventeur de caractères, comme il s'en rencontre un ou deux tous les cent ans. Il a créé le roman d'un peuple et d'une race entière. » (p. 101)

TABLEAU. « Le tableau est un livre, la fresque est un spectacle. De là qu'elle est si italienne : on le voit bien, dès Pompéi. La fresque est le bas-relief de la couleur et des deux dimensions. La couleur est le volume de la peinture. » (p. 333)

Sur TARTINI (p. 194).

Sur THÉODORA. « Théodora est bien la reine de ce monde frémissant et muet. Derrière elle et ses femmes étroitement drapées, j'entends les cris de la folie dans les chambres loitaines, les appels de l'hystérie au milieu des odeurs, les bonds dans la soie et le velours des orgies secrètes. Théodora taciturne gémit, menace et sanglote comme une possédée. Théodora, serrée dans sa robe, déchire ses vêtements et se roule toute nue sur les fourrures. Le linge le plus fin lui est une cape de soufre; et sa peau glacée est un supplice pour le feu qui la brûle au dedans. Elle est haute, maigre, rongée. Elle n'a ni gorge, ni hanches. Dans sa figure longue, elle ouvre des yeux de chouette. Elle est nocturne, et marine dans les charmes de la nuit. Elle est pleine de fureur voilée, et rêve d'un opprobre éclatant. Elle contemple un désir, qu'elle

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

désespère de rencontrer ailleurs qu'en elle. Plus elle élargit les yeux, moins elle reconnaît ce qu'elle semble voir. Elle a le manteau de l'eau qui dort, sur une âme nue comme la vipère, chaude comme la panthère, pareille à un repaire de péchés. » (p. 172).

Sur TINTORET (p. 163-165). « Je ne puis me faire à Tintoret. Ce qu'on appelle sa puissance, n'est à mes yeux que l'abondance du désordre. Il n'est ni vrai, ni au-dessus de l'image vulgaire. Il est romantique jusqu'à la frénésie. »

« La couleur de Tintoret est noire, lourde, monotone. Son style, plus que l'éloquence, est l'emphase continue. On n'est pas puissant parce qu'on lance cinq cents figures sur une muraille : un seul visage qui ne s'oublie plus, telle est la force. »

« Qu'on lui donne la Grande Muraille : il la peindra depuis la Corée jusqu'au désert de Gobi; il y décrira toute l'histoire de la Chine. » (p. 163)

« Telle est l'illusion du vulgaire : le geste passe pour l'action; le tumulte, pour la tragédie ; le bruit, pour la force sonore. » (p. 164)

Sur TITIEN (p. 334-336).

Sur les hordes de TOURISTES nordiques. « (...) Ils sont des automates : ils sont faits en série; ils vivent en série; ils s'habillent, ils mangent, ils voyagent, ils aiment l'art en série ; elles fument, elles boivent, elles étalent leurs cuisses, elles font l'amour en série. Et ce ne serait rien qu'ils fussent automates dans leur pays (...) Mais ces automates automatisent l'Europe, et Florence est atteinte. » (p. 344).

Sur VENISE (p. 125-147). « On vole vers Venise comme à un rendez-vous d'amour. » (p. 126).

« J'aime cette ville. Elle est mon désir. » (p. 130)

« En vérité, la gondole est faite au pied de Venise. Nées de l'onde, l'une et l'autre, avec Vénus. Et ton nom aussi, Venise, le veut dire. (...) « La gondole, tout de même, n'est qu'un petit cercueil sur la mer. » (p. 129)

Sur Saint-Marc. « Saint-Marc est l'église sublime. Par la vertu de l'harmonie, elle atteint la perfection du style. La richesse inouïe de la matière n'est qu'un moyen sonore, qui sert docilement le génie musical. Comme la fugue de Bach, la plénitude de Saint-Marc est divine.

Byzance y triomphe avec une ardeur splendide ; mais Byzance asservie aux

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

rythmes de la couleur. (...) Saint-Marc et l'office de Balthazar, le mage d'Asie. »

« *Un quadruple cœur d'or, quatre puits de rêve sous quatre coupoles. »*

(p. 132)

[*Mais Suarès est beaucoup moins admiratif de la façade :*

« *Le contraste est sans égal entre la façade confuse et l'ordre du vaisseau intérieur. Cinq siècles ont épuisé le luxe et le faste sur le visage de Saint-Marc pour ne réussir qu'un chaos de dômes, de portiques, de bulbes affrontés. D'ailleurs, pas un beau chapiteau, pas un arc, pas une moulure qui vaille le regard. Dans la profusion sans choix, la façade n'arrive pas à s'accorder avec elle-même: elle étale la richesse somptueuse ; mais elle cache ses membres et trompe sur les proportions. Elle est claire, criarde et ne paraît pas faite pour durer. Ornée de mosaïques blanches et bleues, on dirait une église en plâtre peint, pour le temps d'une foire universelle, ou de quelque Kremlin barbare en Moscovie. Elle en a la pauvreté fastueuse, moins une porte admirable, qui semble de vieux cuir guilloché d'or, et qui annonce seule la merveille retirée derrière les vestibules ! » (p. 132-133)]*

« *Le sublime implique sa propre mesure. » (p. 133)*

« *Qui pense à la richesse de l'accord, si l'accord est sublime ? Le sublime, comme le divin, écarte tout calcul, parce qu'il le réalise. » (p. 136)*

« *J'appelle Saint-Marc l'église du Graal. L'or est racheté par le divin sacrifice. Il n'est plus ni pécheur, ni maudit » (p. 136). « ... La place Saint-Marc, cette plaine de marbre ... » (p. 158)*

« *Venise est bien plus belle d'être à demi-déchue. » (p. 165)*

Sur la Biblioteca Marciana (p. 173).

Sur le pont du RIALTO (p. 188).

Sur le VERRE SOUFFLÉ de Murano (p. 192).

« *Il ne pleut pas à Venise ; le ciel jamais n'y est gris ; jamais on n'y vit la neige. » (p. 137)*

[*En quoi Suarès se trompe : arrivés par un clair matin de décembre, sous un soleil radieux et un ciel céruléen, nous avons assisté, quelques heures plus tard, au spectacle insolite d'une chute de neige de plus de 20 centimètres qui a habillé en moins d'une heure la cité des Doges d'une blanche cape tiède, au grand étonnement des Vénitiens sidérés. Seul notre petit Gabriel de*

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

moins de deux ans était vêtu convenablement, avec les bottillons appropriés... Le soir, les sombres canaux aux eaux glauques et figées avaient un aspect sinistre. Seul à marcher dans cette ville étouffée, je jure d'avoir aperçu, au détour d'une venelle déserte, l'ombre de Casanova masqué, attendant à la porte d'une ca' qu'on lui permette l'accès à l'élue de sa nuit. La tentation de disparaître dans ces eaux funèbres n'en était que plus invitant. C'était, s'il m'en souvient bien, le 27 décembre 1976.]

20.XI.2016

« *Il faudrait que Venise, qui s'effondre si lentement, s'en fût dans les baisers et la musique.* Quelle fin heureuse pour une telle reine, Cléopâtre et Impéria entre toutes les villes. » (p. 138)*

[* *Nietzsche, aussi épris de Venise que Suarès, disait :*

« *Lorsque je cherche un mot pour décrire Venise, je ne trouve que celui de Musique. »]*

« *Ville tentatrice, sa loi est l'illusion (...) l'architecture de Venise est un miroir ouvert au ciel et à la lumière (...) La légèreté et la grâce sont les éléments de l'harmonie, à Venise. » (p. 140)*

Sur le Colleone, « la tragédie du grand Verrochio » :

« *Colleone à cheval marche dans les airs. S'il fait un pas de plus, il ne tombera pas. Il ne peut choir. Il mène sa terre avec lui. Son socle le suit. » (p. 144)*

(*Cette description du Colleone est un morceau d'anthologie, apte à une dictée héroïque...*)

Sur VERACINI. (p. 236)

La VIE. « La vie ne se justifie que par la grandeur et la beauté. Tout le reste est bassesse et sombre farce. » (p. 582)

« *On n'aime pas assez la vie pour toujours vivre. L'amour est l'éternel et seul moyen de l'oeuvre. » (p. 585)*

Le VIOLON. [Éloge dithyrambique du violon, conclu par un sonnet : p. 59-63.]

Sur VIVALDI et la Pietà (p. 186).

PENSÉES DIVERSES

« Que la vie ne peut-elle se réduire à l'infaisable fusée de la lumière ? »
(p. 201)

VOCABULAIRE

*Le vocabulaire de Suarès, magicien du verbe, est extrêmement riche et imagé. Puisque nous sommes ici à l'aune du dictionnaire, voici une liste de mots dont j'ignorais le sens et qui instruiront peut-être aussi le lecteur. (Les termes marqués d'un * ne figurent pas dans mon Robert.)*

Chi lo sà ?

Aller grand'erre (p. 128)

*Badino **

Bâfrer l'air (p. 75)

Blue, veste (p. 179)

Bonne maison (être de, p. 242)

Bog(q)ueteau

Bayadère (p. 127)

Bélandre (p. 87)

*Carugi * (p. 205)*

Cédrat

*Clangueur * (p. 79)*

Corbillon (p. 162)

*Croupissure * (p. 87)*

Darse [Darce] (p. 87)

*Enfançon * (p. 479)*

*Enfango **

Enferrer

Éteule

Flouve (p. 93)

Hart et gibet

*Mallarin * (p. 90)*

Maremme (p. 169)

Milliaire d'or (p. 188)

*Mitese * (p. 411)*

Molette

*Moritorne **

Mourre (jouer à la, p. 79)

Moyère (p. 91 : mère ?)

Nullitude

*Palbition **

Peinturlure (p. 233)

*Pellagre * (p. 88)*

Pesse

Portor (table de, p. 147)

*Querce **

*Ribon * (p. 160)*

Simarre

*Sollion * (canicule de Pérouse, p. 411)*

Tavelé

Tournisse (p. 93)

LE NOCTAMBULE

LECTURE D'ANDRÉ SUARÈS

*Achevé à la Martinique le samedi 4 mars 2017,
après deux années de lecture et de relecture.*

MMXVII